

1 – Chartwell

Situation : quelques km au S-O de Sevenoaks dans le Kent.

Winston Churchill, alors Secrétaire d'État aux colonies, et son épouse Clementine, acquièrent ce domaine et la construction qu'il porte quelques jours après la naissance de leur cinquième et dernier enfant, Mary, le 15 septembre 1922 (Winston Churchill avait alors 48 ans). Cette demeure resta la résidence privée de l'homme d'État britannique jusqu'à son décès en janvier 1965.

En profitant de la vue sur l'étang, on peut commencer par une agréable promenade dans le parc, jusqu'à la statue en bronze (réalisée par son ami Oscar Nemon) où Sir Winston prend un repos éternel à côté de sa tendre Clémentine. Après cette promenade, on peut pénétrer dans la bâtisse dont le mobilier a gardé le charme cosy des années 30.

C'est dans cet environnement majestueux que Winston Churchill et son épouse ont élevé leurs quatre enfants (l'un d'entre eux étant décédé en bas âge) à travers une période à l'histoire parfois douloureuse, tandis que lui-même exerçait successivement ses fonctions politiques importantes (différents postes ministériels, Chancelier de l'échiquier, puis en 1940 secrétaire d'état à la guerre et premier ministre).

Cependant, durant la Seconde Guerre mondiale, Churchill et sa famille passèrent le plus clair de leurs temps à Chequers dans le Buckinghamshire, la maison de campagne destinée au Premier ministre du Royaume-Uni. En effet, la position géographique de Chartwell, proche de l'Europe occupée, la rendait plus vulnérable aux attaques aériennes allemandes.

Le cadre majestueux de Chartwell aura inspiré Winston Churchill qui a été honoré d'un prix Nobel de littérature (fait peu connu) et réalisé presque 500 huiles dont un grand nombre sont exposées dans la maison. Une pièce centrale arrangée en musée transporte le visiteur à travers la carrière de ce grand homme et l'histoire de sa famille.



2 – Emmetts garden

Emmetts Garden se situe quelques km à l'est de Sevenoaks. Dans ce site remarquable qui porte le point culminant du Kent (600 pieds soit ~ 180m), le visiteur peut goûter au charme luxuriant des jardins à l'Anglaise dans un cadre naturel planté d'espèces exotiques par le constructeur et propriétaire de la maison (bâtie en 1860), un dénommé Frédérik Lubbock, qui fut influencé par le célèbre jardinier William Robinson. A partir de 1910, la propriété connut une intense activité avec la création de la roseraie et la plantation de différentes espèces d'arbres et d'arbustes.

Au mois de Mai, où les rhododendrons au sommet de leur floraison exubérante déclinent leurs couleurs chatoyantes, en longeant les allées ombragées, dans les feuillages verts foncés, on peut profiter d'une heure de promenade exquise ; un vrai régal pour les yeux.
En 1926, Charles Boise, géologue américain, acheta la propriété avant d'en faire don au National Trust en 1964.



3 – Ightham Mote

Dès l'arrivée sur le site d'Ightham Mote, le chemin en pente laisse découvrir à travers les feuillages les murs barrés de colombages d'une grande bâtisse. En s'approchant, on est impressionné par l'importance et l'état de conservation de ce manoir médiéval, entièrement entouré de douves (moat) et dont la construction originale remonte paraît-il à 1320. Si les murs pouvaient parler, ils en auraient à raconter !

C'est l'homme d'affaires américain Charles Henry Robinson qui fit don de la propriété au National Trust en 1985.

Après avoir traversé l'entrée protégée par une haute haie de buis taillée au cordeau en forme de créneaux, on pénètre dans une grande cour carrée autour de laquelle est construit un bâtiment qui comporte pas moins de 70 pièces, dont une chapelle Tudor au plafond peint rajoutée au XVIème siècle.

Les principaux éléments remarquables en plus de la chapelle Tudor sont le grand hall, la chapelle ancienne et sa crypte, un salon avec une cheminée de l'époque jacobéenne, une salle de billard, les appartements de Robinson.

L'intérieur, austère, permet de se faire une idée de ce que pouvait être la vie au moyen âge.

Il faut entrer dans le manoir pour observer les pièces reconstituées, rêver et se laisser transporter à travers les siècles.



4 – Bodiam Castle

Edifiée au cœur d'un paysage chargé d'histoire, Bodiam est une forteresse du moyen âge comme on les aime, avec ses larges douves, ses puissantes murailles, ses créneaux, ses mâchicoulis, sa herse et ses escaliers en colimaçon ; construit en grès local sur une base carrée, le château toutefois ne possède pas de donjon. Il se trouve sur un domaine fermier avec des terres, un quai et un moulin à farine.

Sir Edward Dalyngrigge, un soldat fortuné ancien chevalier d'Edward III d'Angleterre, voulait exhiber sa puissance et sa richesse, en plus de défendre la région. Il commença l'édification du château en 1385 avec la permission du roi d'Angleterre Richard II qui voyait dans cette construction un moyen de défense contre une possible invasion française (on est en pleine période de la guerre de Cent Ans ; en France règne Charles VI qui épouse Isabeau de Bavière la même année).

Bodiam fut l'un des derniers châteaux forts à être construits en Angleterre, à une époque où l'apparition de la poudre rendait de telles structures défensives moins efficaces.

Un autre élément, l'eau, peut avoir été aussi important que la pierre dans la conception originale. Le château lui-même était probablement situé pour défendre la rivière Rother et le pont médiéval voisin, mais aussi pour tirer parti des sources naturelles plus haut sur la colline. Ces sources permettaient d'approvisionner le château et de remplir les douves, mais aussi de gérer le paysage autour du château en accentuant l'aspect dramatique et la beauté de la construction. Pour Sir Edward Dalyngrigge, c'était probablement aussi important que les aspects militaires et défensifs et d'ailleurs, le débat se poursuit pour savoir si Bodiam était une forteresse, un grand manoir confortable ou les deux.

Le château de Bodiam a connu maints propriétaires à travers les siècles. Le dernier, Lord Curzon, un homme d'Etat britannique, le légua au National Trust en 1926.



Bodiam castle

Pour mémoire : rappels de quelques termes techniques de l'architecture défensive médiévale

Barbacane : meurtrière pour tirer à couvert ; ouvrage défensif d'une porte ou d'un pont leviss

Bastion : ouvrage dessinant un angle saillant, destiné à renforcer une enceinte fortifiée

Courtine : mur d'un rempart joignant les flancs de deux bastions voisins

Mâchicoulis : galerie en encorbellement au sommet d'une muraille ou d'une tour, comportant des ouvertures permettant de tirer des projectiles sur les assaillants au pied de celle-ci

5 – Burwash : Bateman's - la maison de Rudyard Kipling

C'est un trou de verdure où chante une rivière....

Bien que le chuintement du ruisseau d'eau vive dans un paysage moussant de vert et de lumière rappelle ce joli vers de Rimbaud, le visiteur ne trouvera (heureusement) pas de dormeur dans ce val qui respire au contraire la vie, avec l'ancienne maison si bien préservée, meublée et décorée comme si elle était encore habitée et son moulin à eau, toujours en activité.

Avec ses hautes cheminées, ses fenêtres à meneaux et ses poutres de chêne, elle les a séduits tout de suite. « C'est elle, c'est celle-là », voici ce que décidèrent Joseph Rudyard Kipling et son épouse Carrie, un beau jour de Mai 1902, quand ils découvrirent cette demeure du XVIIème siècle nichée au creux d'un paysage bucolique du Sussex Weald (*Weald* est un mot d'origine saxonne qui signifie "boisé"). La tradition veut que cette maison fût construite en 1634 à Burwash par un maître de forge du Weald, ce qui est très plausible car autrefois, la région comptait de nombreuses forges approvisionnées par le minerai de fer (*) que l'on trouvait incrusté dans le grès local. Kipling vécut à Bateman's de 1902 jusqu'à son décès en 1936.

L'intérieur reflète les liens étroits que Kipling, né à Bombay dans l'Inde britannique en 1865 et où il commença sa carrière comme enseignant, a tissés avec le sous-continent indien.

Pour mémoire, quelques unes de ses œuvres célèbres: Le livre de la Jungle, Histoires comme ça, Kim, ainsi qu'un nombre de nouvelles et des recueils de poèmes (comme Tu seras un homme mon fils, annexe 1)

Après sa disparition, la maison et le terrain de 330 acres (133 ha) sont revenus à sa femme Carrie qui en fit don au National Trust à sa mort en 1939. Les cendres de Kipling reposent dans le Poets' Corner de l'abbaye de Westminster.

Le moulin

Un moulin à eau installé sur la rivière Dudwell qui traverse la propriété est toujours en état de marche et il est exploité par des bénévoles. Le courant entraîne une roue à aubes qui, à son tour, actionne une grosse roue à picots en bois à l'intérieur. Un arbre vertical transmet la force motrice à une meule située à l'étage. Le système ingénieux comporte une clochette qui avertit le meunier lorsque le silo à grains est vide.

- (*) Vers 1450 Apparition des premiers hauts-fourneaux en France et en Allemagne, puis un peu plus tard en Angleterre (*blast furnace*)
- 1543 Le premier fût de canon est coulé à Buxted
- 1550 On compte environ 50 forges dans le Sussex
- 18^{ème} siècle L'industrie du fer décline dans le Sussex
- 1810 Dernière coulée de fonte à Ashburnham



6 – Sissinghurst Castle (jardins et bâtisse)

Le château de Sissinghurst est une résidence historique à Cranbrook dans le comté du Kent, célèbre par son jardin aménagé à partir de 1930 par Vita Sackville-West et son mari Harold Nicolson, les derniers propriétaires.

La première bâtisse date du XV^{ème} siècle. Sissinghurst était à l'origine une ferme saxonne d'élevage de porcs et devint, après quelques années prospères, un petit manoir avec douves (elles n'existent plus aujourd'hui) habité par une famille qui donna son nom à ce lieu.

A la fin du XVI^{ème} siècle, le terrain fut transformé par l'opulente famille Baker qui construisit la tour ainsi qu'une gentilhommière avec cour de style renaissance, avec pas moins de 38 cheminées et une galerie voûtée de 40m de long. C'était dans le Kent une des premières grandes maisons à être construites en brique en non plus avec pierres et poutres.

Cédé au gouvernement lors de la guerre de 7 ans (*), Sissinghurst fut utilisé comme camp de prisonniers accueillant plus d'un millier de marins français capturés. La maison fut également détruite et c'est à partir de cette époque que Sissinghurst devint connu sous le nom de *Château de Sissinghurst*.

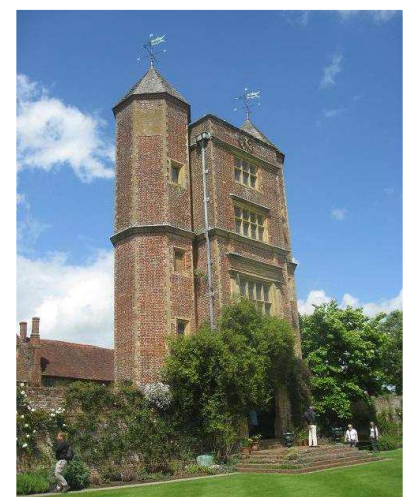
La romancière Vita Sackville-West et son époux, diplomate, Harold Nicolson s'installèrent au château de Sissinghurst en 1932 et vécurent dans les ruines de l'ancienne maison que l'on peut voir encore aujourd'hui. A l'époque, la ferme du château de Sissinghurst produisait du blé, du houblon, on y élevait des bœufs, des porcs, des volailles. Vita et son époux créèrent en peu de temps un jardin juxtaposé à la ferme, encore entretenu aujourd'hui par une équipe de huit jardiniers et de nombreux des bénévoles, où l'on découvre une profusion de couleurs et de plantations.

Victoria Mary Sackville-West, Lady Nicolson, plus connue sous le nom de **Vita Sackville-West**, est une poétesse, romancière, essayiste, anglaise (1892-1962). Elle est connue pour avoir participé à la création de ses jardins à Sissinghurst Castle, dans le Kent, pour sa vie aristocratique exubérante, son mariage solide avec Harold Nicolson, et ses amours passionnées avec des femmes comme Violet Trefusis et la romancière Virginia Woolf.

(*) **Guerre de 7 ans** (1756-1763) au cours de laquelle l'Empire britannique, engagé contre la France de Louis XV, fait presque entièrement disparaître le premier espace colonial français - de là est née sa puissance hégémonique dans le monde qui s'affirmera tout au long du XIX^e siècle.

" The small but intense pleasure of walking through dry leaves and kicking them up as you go...they rustle, they brustle, they crackle..."

Extrait de *Walking Through Leaves*, de Vita Sackville-West



7 – Une étape déjeuner à Cranbrook

Après la visite de Sissinghurst, les Abeilles décident de faire une étape déjeuner dans la coquette petite bourgade de Cranbrook – la plus petite ville du Kent selon Wikipedia -, sur la route de Maidstone à Hastings... voie principale sur laquelle la ville a bénéficié en 1290 d'une charte de l'Archevêque Peckham, l'autorisant à tenir marché ; malheureusement, c'est un jour sans.

La toponymie nous apprend que Cranbrook dérive de l'Anglais ancien *cran broc*, signifiant dans l'Anglais actuel **Crane Marsh**, **Crane** pour "grue" (mais plus probablement héron), **Marsh** pour "marécage". De *Cranebroc* (marécage aux hérons) au moyen âge, le nom est devenu Cranebrok. Au moyen âge les activités de Cranbrook étaient axées sur l'industrie de l'habillement et la métallurgie.

Le moulin

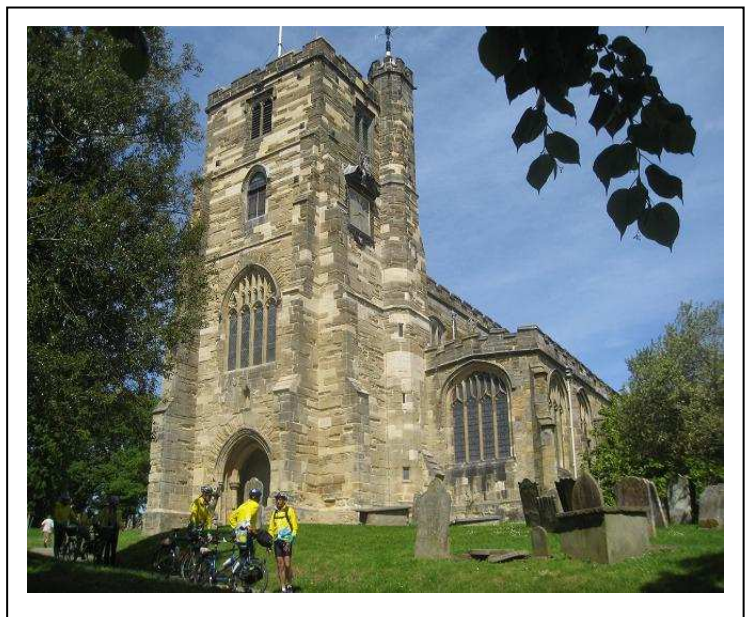
A une époque où l'on n'évoquait pas encore la " transition énergétique ", Cranbrook a connu l'implantation de 17 moulins à eau (sur la rivière Belt) et 4 moulins à vent rien que sur la bourgade, dont un seul (Union Mill) a été conservé.

Le « **Union Mill** », a été construit pour Henry Dobell, meunier, en 1814. Ce meunier-là devait souvent dormir... puisqu'il a fait faillite en 1819. Le moulin a alors été repris par une coopérative (*union*) de créanciers jusqu'en 1832. La famille Russell l'a ensuite exploité pendant 128 ans, puis il a finalement été vendu au Conseil de comté du Kent, qui l'a restauré et conservé en état de marche.

L'église

Vouée à Saint Dunstan et connue comme « la cathédrale du Weald », l'église contient le prototype de la cloche de Big Ben à Londres.

Au X^{ème} siècle, Dunstan (909 – 988) a été successivement abbé de Glastonbury, évêque de Worcester et de Londres, Archevêque de Canterbury. De son vivant, il était réputé pour ses dons d'exorciste. Il est surtout reconnu pour avoir restauré la vie monastique et réformé l'Eglise. Il a été canonisé par la suite.



Le moulin et l'église St Dunstan de Cranbrook

8 – Scotney Castle

Dès son arrivée au domaine de Scotney Castle, le visiteur est émerveillé par l'exubérance des Rhododendrons, des azalées, des lauriers d'Amérique, qui laissent éclater au printemps leurs couleurs chatoyantes sur les pelouses vert tendre. Au-delà de ces massifs, dans le creux du vallon, il aperçoit à l'arrière plan les créneaux blancs d'un château blotti sur un îlot, dans un écrin de verdure. On dirait un tableau de Corot, ou plutôt de Richard Wilson, puisque nous sommes dans le Kent.

En continuant sa visite, le promeneur apprend que la construction du vieux château qu'il aperçoit a été commencée en 1378 par Roger de Ashburnham, probablement pour prévenir une attaque redoutée des Français – nous étions en pleine guerre de cent ans – car ces derniers avaient déjà pris d'assaut les villes voisines de Winchelsea, Rye et Hastings dix ans plus tôt. Pendant les 450 ans qui suivirent, trois familles déroulèrent leur vie dans le château : les Ashburnham, les Darell et les Hussey.

La famille Hussey, qui s'est installée dans le Sussex au tout début du XVIII^{ème} siècle, avait acquis sa fortune de l'industrie métallurgique dans le Worcestershire (comté du Midlands de l'Ouest). C'est en 1778 qu'Edward Hussey acquit le château de Scotney et le domaine qui l'environne. Hélas, le brave homme s'est suicidé à Scotney en 1816 et la propriété revint à son fils, Edward Hussey II. Edward Hussey II est lui-même décédé un an plus tard à Londres, des suites d'une longue maladie. Sa femme Anne, sous le choc de ces deux drames familiaux si proches, décida peu après que Scotney ne serait plus utilisé comme résidence principale de la famille. En 1828, son fils Edward Jussey III, prit à son tour la jouissance de la propriété. Il était fasciné par l'architecture de la bâtisse et par les paysages bucoliques qui l'entouraient. Il décida de faire construire une nouvelle demeure cossue à proximité de l'ancien château devenu inconfortable et peu pratique. On peut lire dans le journal qu'il tenait, que le transfert à sa nouvelle maison de Scotney s'est fait le 16 mars 1836. Il a alors pris la décision délibérée de laisser le vieux château tomber en ruine pour créer une « folie pittoresque » dans cet écrin de nature.

Au cours de sa flânerie autour de l'étang, le visiteur se laisse enivrer par les fragrances délicates des rhododendrons, des jacinthes d'eau, des glycines blanches et des jasmins étoilés ; ce parcours est aussi un véritable régal pour les yeux. On s'arrache à ce décor de rêve pour reprendre le vélo.



Les superbes décors de Scotney Castle

9 – Petworth (château et parc)

A son arrivée à Petworth (West Sussex), le visiteur découvre d'abord de l'extérieur une imposante bâtisse, grise et austère. En fait, ce grand complexe abrite la plus grande et la plus importante collection de tableaux et sculptures administrée par le National Trust.

La plus grande partie de cette somptueuse demeure fut construite lorsque Charles Seymour, 6^{ème} duc de Somerset, épousa une femme de la dynastie des Percy dans les années 1680. Ses grandes salles d'apparat n'étaient pas destinées à la vie quotidienne. Elles servaient plutôt à exposer les remarquables collections.

La collection d'art des Percy et Seymour fut enrichie par George Wyndham, 3^{ème} comte d'Egremont, célèbre collectionneur d'art, qui hérita du château en 1763 et devint un des principaux mécènes de l'art contemporain britannique. En flânant dans les innombrables salles à la hauteur de plafond impressionnante, on peut admirer la collection de tableaux (dont des huiles sur toiles de Turner et Van Dyck), de sculptures classiques et néoclassiques, de gravures. On reste en contemplation devant un globe terrestre fabriqué par Emery Molyneux, le plus ancien d'Angleterre et seul au monde préservé dans son état d'origine (1592).

Le premier château fort fut édifié dans les années 1100 par la puissante famille des Percy comme château d'avant-poste au sud de l'Angleterre ; de son extension par Henry de Percy (1273-1314) seuls ont subsisté jusqu'à aujourd'hui la chapelle du XIII^e siècle et les celliers. Fait remarquable, depuis cette période reculée, Petworth a appartenu à la même famille pendant près de 900 ans. Celle-ci le céda au National Trust en 1947. Lord et Lady Egremont y vivent encore aujourd'hui.

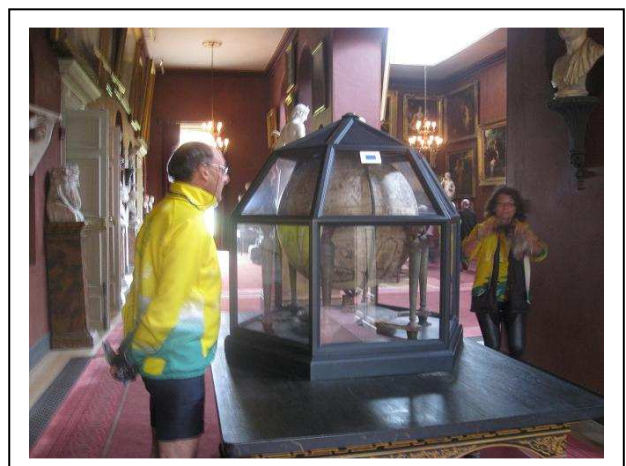
Le logis des domestiques

Les immenses cuisines, les énormes cheminées, les garde-mangers et les laiteries laissent deviner avec émotion la vie quotidienne laborieuse et rude des domestiques qui servaient dans ce vaste domaine.

A l'époque de leur gloire, les propriétaires de Petworth avaient à leur service environ 40 employés de maison. Ceux-ci exécutaient nombre de leurs tâches en circulant par un réseau de passages souterrains, à l'abri du regard de la famille et de ses invités.

Le parc et les jardins

Le parc de Petworth qui s'étend sur 284 hectares, est un chef d'œuvre à lui tout seul. Il reste l'un des plus célèbres paysages dessinés par Lancelot Brown. On y trouve de nombreux arbres centenaires, en particulier des essences nord-américaines qui ont souvent inspiré Turner.



10 – Uppark – (maison et jardins)

Le domaine d'Uppark est situé dans le Parc National du South Down, et quand on y monte en vélo, on se rend vite compte que le *Up* l'emporte largement sur le *Down*! Le pédaleur est gratifié d'une vue panoramique sur la campagne environnante (dommage, on a grimpé sous un ciel tout gris).

Le manoir date du milieu du XVII^{ème} siècle, construit par un dénommé Ford Grey, premier comte de Tankerville. Un siècle plus tard (1747), les nouveaux propriétaires Sir Matthew Fethstonhaugher et son épouse, en refirent la décoration intérieure de fond en comble en apportant la plupart des objets d'art, peintures et bibelots visibles aujourd'hui, objets qu'ils rapportèrent de leur *Grand Tour* (*) effectué en Europe entre 1749 et 1751.

C'est leur fils, Sir Harry, qui fit édifier le portique à pilastres, construire la laiterie et paysager le jardin. Les étables et les cuisines ont été adjointes en bâtiments séparés au XIX^{ème} siècle et leur communication avec la bâtisse principale était assurée par des tunnels. Le manoir se distingue aussi par un conte de fée (ou roman à scandale, c'est selon) : ce fameux Harry, séduit par les douces chansons qui filtraient à travers les couloirs souterrains depuis la laiterie, fit sa demande en mariage à sa laitière (le coquin, il avait déjà le beurre et l'argent du beurre).

A noter que dans les années 1850, figurait parmi le petit personnel, la mère du romancier H.G. Wells (*La machine à explorer le temps, l'île du Docteur Moreau, l'homme invisible, la guerre des mondes...*)

Drame : le 30 Août 1989, le bâtiment a été ravagé par un incendie dévastateur, causé par le chalumeau (*blowtorch*) d'un ouvrier travaillant sur du plomb au niveau de la toiture. L'incendie a éclaté pendant les heures d'ouverture. Heureusement, avec l'aide des membres de la famille Fethstonhaugher, des collaborateurs du NT et des visiteurs, la plupart des œuvres d'art et des peintures ont pu être sauvées avant que les combles et le premier étage ne s'effondrent entraînant la perte du mobilier de l'étage. Aujourd'hui, la construction a été remarquablement restaurée à l'identique.

(*) Le New York Times a récemment donné la définition suivante du "Grand Tour" des aristocrates britanniques :

« Il y a trois siècles, il était de tradition qu'après avoir achevé ses humanités à Oxford ou Cambridge, la jeunesse fortunée entreprenne un voyage de longue durée à travers la France et l'Italie à la recherche de l'art, de la culture et des racines de la civilisation occidentale. Jouissant de moyens presque illimités, de contacts dans l'aristocratie et de mois, voire d'années « sabbatiques », ces privilégiés pouvaient y flâner à leur gré, s'adonner à la peinture, perfectionner leurs connaissances des langues étrangères et se mélanger au gratin de la société. »



11 – Arundel Castle

Le château d'Arundel est un important édifice médiéval remarquablement restauré, situé sur un surplomb à une portée d'arbalète à l'ouest de Chichester, dans le Sussex de l'ouest. Les Abeilles y sont passées le matin et la visite de l'intérieur des bâtiments se faisant l'après-midi il faudra songer à y repasser.

Lorsque Guillaume le Conquérant prit pied en Angleterre après la bataille de Hastings, un de ses premiers soucis fut de protéger le sud de l'Angleterre d'attaques extérieures, car les Vikings en particulier, étaient encore très menaçants. Il chargea un de ses plus fidèles barons, Roger II de Montgomery, d'édifier un château fort à l'embouchure de la rivière Arun. Même s'il existait déjà une motte castrale primitive, l'histoire dit que les fondations furent lancées le jour de Noël 1067. De par son origine si lointaine, ce château est considéré comme l'un des édifices habités les plus anciens d'Angleterre. Il a pourtant été l'un des premiers en Angleterre à recevoir l'éclairage électrique, le chauffage central et un ascenseur ainsi que l'eau courante.

De nombreux éléments originaux, tels que les murailles crénelées, les barbicanes et la partie inférieure de la tour Bevis, subsistent encore aujourd'hui. Cependant, au cours de la **Première Révolution anglaise** (appelée *English Civil War* par les historiens britanniques), dont les épisodes se déroulèrent entre 1641 et 1649, les batailles dont il fit l'objet avaient beaucoup endommagé le château. Il fut profondément restauré au XIX^{ème} siècle et sa magnifique architecture de style gothique est considérée comme l'une des œuvres majeures de l'Angleterre victorienne.

Depuis les Albini (XI^{ème} siècle), en passant par les Fitzalan (XIII^{ème} siècle) et les Howard (XVI^{ème} siècle), cette demeure fut pendant 850 ans le principal fief, et le siège des ducs de Norfolk, premiers pairs d'Angleterre, qui détiennent le titre subsidiaire de comte d'Arundel. Certains d'entr'eux furent célèbres, comme Lord Howard of Effingham, qui repoussa la Grande Armada avec Sir Francis Drake en 1588, mais l'époque était dangereuse et d'autres connurent une fin tragique comme le comte Howard « poète » des Tudor qui fut exécuté en 1547 ou Saint Philippe Howard qui mourut dans la Tour de Londres en 1595 à cause de sa foi.

Plus proche de nous, la reine Victoria (1819-1901) est venue d'Osborne House à Arundel avec son mari, le Prince Albert, pendant trois jours en 1846. Pour cette occasion on a fait remeubler sa chambre et la librairie par un des brillants designers de l'époque.



Arundel Castle

12 – Fishbourne : Palais Romain (voir Annexe 2 : Les Romains en Angleterre)

On est transporté deux millénaires en arrière en arrivant au **Palais Romain de Fishbourne**, près de Chichester, West Sussex. Cette immense demeure dont il ne reste aujourd'hui que des sols et des fondations, a été construite au premier siècle, à peu près trente ans après la conquête romaine de l'Angleterre par l'empereur Claude en 43 après J.-C.

Les gens du coin étaient au courant de l'existence de restes romains dans le voisinage mais les fondations de la villa ont été découvertes accidentellement lorsque la Portsmouth Water Company décida de faire passer une nouvelle conduite d'eau à travers un champ. L'archéologue Barry Cunliffe commença alors des travaux d'excavation en 1960. La villa romaine mise au jour était si vaste, qu'elle fut désignée comme le Palais Romain de Fishbourne et qu'un musée moderne fut érigé pour préserver *in situ* les précieux vestiges.

En dimensions, la villa est à peu près équivalente à la *Maison Dorée* de Néron à Rome ou à la villa romaine de la Place Armerina en Sicile et sur le plan architectural, elle est le reflet du palais de l'empereur Domitien, la *Domus Flavia*, sur la colline du Palatin à Rome, achevée en 92 après J.-C (ce qui laisse supposer que sa construction est contemporaine). La villa de Fishbourne est de loin la plus grande résidence romaine connue au Nord des Alpes. Avec une surface au sol qui représente un carré de 2,2 hectares, elle surpasse le palais de Buckingham.

Pour quel légat le Palais de Fishbourne a-t-il été construit à l'origine ? Plusieurs théories font débat. Il peut s'agir de la résidence de Tiberius Claudius Cogidubnus (ou Togidubnus), un proconsul romain qui régnait en maître sur un ensemble de territoires du sud conquis après l'invasion ou bien de Sallustius Lucullus, un gouverneur romain de la Bretagne qui lui succéda. S'il s'agit de ce dernier, il n'en profita pas longtemps puisqu'il fut condamné à mort par Domitien en 93 ap. J.-C. Quoiqu'il en soit, la bâtisse a perduré à ses premiers propriétaires. Elle a subi des modifications importantes aux II^{ème} et III^{ème} siècles, la plupart des mosaïques noires et blanches d'origine ayant été recouvertes de couches polychromes plus sophistiquées, dont dans l'aile nord, la mosaïque du Dauphin superbement conservée. D'autres travaux étaient en progrès lorsqu'un incendie – dont l'origine est inconnue - ravagea le palais en 270 environ, date après laquelle il fut abandonné.

Dans sa phase finale, le palais était constitué de quatre grandes ailes avec des frontons à colonnades, formant un carré autour d'un jardin formel dont la moitié nord a été reconstituée avec des essences identiques à celles de la période romaine. Les ailes nord et est se composent chacune d'une suite de pièces construites autour de patios, avec une entrée monumentale au centre de l'aile est. Un grand hall flanquait l'angle nord-est. L'aile Ouest comprenait des salles de travail, une large pièce de réception et une galerie. L'aile Sud contenait les appartements privés du propriétaire. Le palais comptait également pas moins d'une cinquantaine de sols en mosaïque, un chauffage central par-dessous les dalles du sol et des bains (avec les fameux bassins chaud, tiède et froid des Romains, toujours visibles) qui attestent du degré de civilisation avancé des colonisateurs.



13 – Eastbourne

En prévoyant la jolie station balnéaire d'Eastbourne, aux portes des *South Downs*, comme ville-étape pour les Abeilles, Maxime et Gérard ont fait très fort et, cerise sur le gâteau MyLord, c'est à l'hôtel Cavendish**** sur le front de mer que les chambres sont réservées ! En montant les marches de l'hôtel, nous avons un peu l'impression d'arriver au Festival de Cannes !

Abritée par des falaises de craie, la ville bénéficie d'un microclimat qui lui donne sa réputation de ville la plus ensoleillée de Grande-Bretagne. Et de fait, alors que la semaine précédente avait plutôt été à dominante grise, un beau soleil nous accueille dès notre arrivée en milieu d'après-midi ; aussi Jean-Luc et moi, nous ne résistons pas à nous offrir une promenade d'une heure sur un bus à plateforme pour une découverte touristique du site.

Démarrant vers l'Est en longeant sur la droite les belles villas victoriennes et, sur la gauche, le front de mer et sa plage de galets (6 km), nous passons devant une redoute en pierre et nous apprenons qu'au début des années 1800, les Anglais avaient construit de nombreux ouvrages fortifiés (les *Tours Martello*) pour protéger la baie jusqu'à Hastings contre d'éventuelles attaques françaises. Puis, les cheveux au vent sur l'impériale du bus, nous grimpons les nombreux lacets qui mènent aux falaises de *Beachy Head*. Là, nous pouvons découvrir les à-pic de craie blanche - d'où furent dispersées les cendres de Friedrich Hengels - mais aussi apprécier les pentes qu'il nous faudra gravir demain à la force des mollets. Sur ce plateau dominant la mer et très peu construit, la vue porte à des kilomètres, révélant un paysage tout de prairies verdoyantes où paissent de nombreux moutons. De retour en ville, une flânerie dans les voies piétonnes animées du centre nous offre un moment de détente agréable et nous permet de dénicher un pub qui porte le doux nom de... *The BeesKnees* (les Genoux d'Abeilles). Bien sûr, nous admirons aussi la jetée (en Anglais *pier*) ouverte par le Duc de Devonshire Edward Cavendish le 13 juin 1870.

Tiens, puisqu'on parle de la famille, précisons que c'est sous l'impulsion de William Cavendish, septième duc du Devonshire (1808-1891), et grâce aussi, bien sûr, au développement du chemin de fer, qu'Eastbourne devint une station balnéaire victorienne de première qualité. De William Cavendish disais-je, d'où l'hôtel qui porte son nom. Et non de Marc Cavendish, bien connu des amateurs de vélo. Rien à voir non plus – hélas pour les chimistes - avec Henry Cavendish, contemporain et confrère de Lavoisier, qui a reconnu – en 1753 donc après notre héros national - que l'eau est le produit de la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène. Notre chambre donne en plein sur le front de mer et la couleur de l'eau est séduisante, mais il fait encore un peu frais et l'idée d'aller s'aventurer dans l'eau tranquille (14°C) ne tente personne.



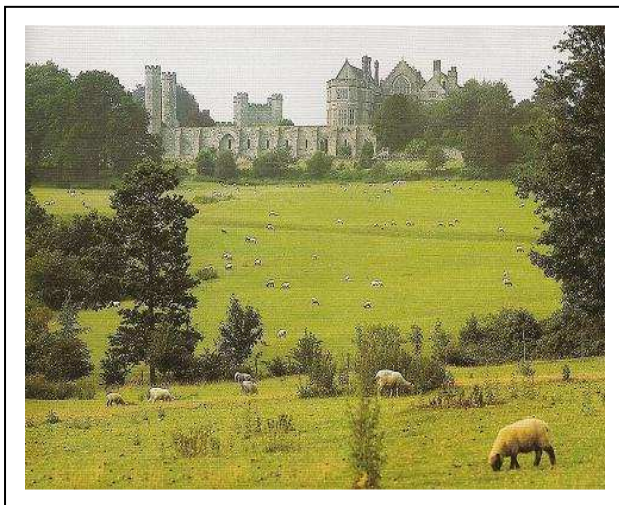
14 – Battle

Depuis hier où nous étions au Palais Romain de Fishbourne, c'est un bon en avant de huit siècles que nous faisons en nous rendant à Battle ce matin. Sur le site qui nous accueille, à quelques kilomètres au N-O d'Hastings, s'est déroulée le 14 Octobre 1066 une terrible bataille dont l'enjeu n'était rien moins que la couronne d'Angleterre et qui a bouleversé son histoire. Le seul vestige qui demeure aujourd'hui est une abbaye en ruines. Pour aider le visiteur à s'imprégner des événements, le hall d'accueil nous présente les belligérants, leurs armes que l'on peut manipuler, et à l'aide d'un audio guide, un parcours fléché nous permet de faire le tour du champ de bataille en laissant travailler notre imagination.

Qui était Guillaume le Conquérant ? Un lointain descendant d'un redoutable chef Viking, Rollon, auquel, pour l'assagir et le stabiliser, le roi de France Charles III avait concédé en 916 les territoires qui deviendront le duché de Normandie. Guillaume était certes un vaillant guerrier, un fin tacticien et un politicien avisé. C'était aussi sans conteste un aventurier avide de pouvoir et de revanche sur une enfance difficile. A la mort du roi d'Angleterre Édouard *le Confesseur*, sur la foi d'une vague promesse que ce dernier lui avait faite quelques années auparavant, il revendique la couronne qu'Harold Godwinson, un des principaux barons d'Édouard vient de coiffer après le décès de ce dernier. L'affrontement est inévitable.

De mémoire, le champ de bataille me paraît assez restreint dans sa surface. Un terrain d'environ 500 m de large, incliné vers le Sud-est, avec une pente qui croît sensiblement sur la partie haute. En en faisant le tour, il faut avant tout garder en mémoire que l'affrontement sanglant qui s'y déroula n'eut pour objectif que de satisfaire les aspirations personnelles et antagonistes de deux hommes assoiffés de pouvoir, dont avec presque dix siècles de distance, l'histoire n'est pas capable d'établir avec certitude les torts et les raisons respectifs. Une chose est sûre, Guillaume de Normandie était un envahisseur dans un pays dont il ne parlait pas la langue. A l'issue du combat, il eut le dessus sur Harold Godwinson qui périt en défendant vaillamment sa couronne sur sa terre natale.

Mais cette période rude, riche en alliances, en complots, en trahisons, ouverte à tous les drames humains avec les attaques incessantes des Vikings, est également complexe. Pour mieux l'appréhender et pour replacer les événements dans leur contexte, un petit rappel historique donné en annexe 3 peut être profitable.



Champ de bataille et abbaye de Battle

15 – Pevensey

Les Romains, les Normands dix siècles plus tard, les Abeilles aujourd'hui, ont débarqué dans cette petite ville côtière du Sussex de l'est.

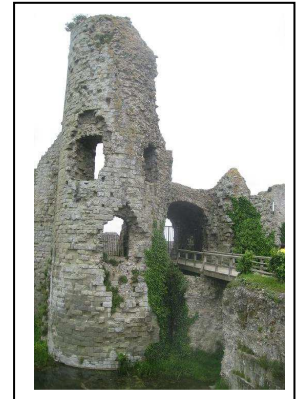
Ci-dessous la traduction du panneau d'accueil sur le site où subsistent les vestiges des fortifications moyenâgeuses (pour en savoir plus, voir annexe 4) :

On sait peu de chose sur ce qui s'est passé à Pevensey dans les six siècles et demi entre le retrait des troupes romaines, en l'an 410 de notre ère et l'invasion normande en ce même lieu en 1066.

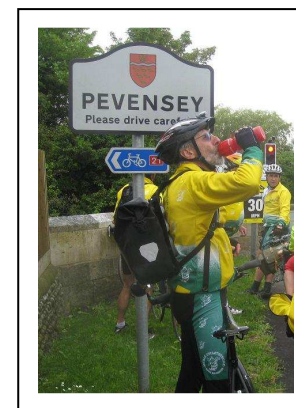
Les fouilles archéologiques effectuées dans les années 1930 ont démontré l'existence d'une communauté évoluée qui vivait du commerce à l'intérieur des fortifications romaines pendant une bonne partie du V^{ème} siècle. Cependant, vers la fin de ce siècle, la chronique anglo-saxonne rapporte un siège farouche en ce même lieu "où les envahisseurs saxons (*) massacrerent tous les habitants, ne laissant aucun Breton survivant".

Au milieu du VII^{ème} siècle, cette zone à l'intérieur des fortifications romaines était à nouveau habitée, les vestiges retrouvés dans les fouilles indiquant peut-être l'existence d'un centre administratif. Environ 200 ans avant l'invasion des Normands, Pevensey s'était développée en une petite communauté de pêcheurs et se consacrait en parallèle à la production de sel marin.

En Septembre 1066, Guillaume le Conquérant établissait son camp de base dans cette zone à l'intérieur des fortifications romaines. Il en améliorait la protection en faisant creuser une douve et en élevant une palissade de pieux en bois. Plus tard, ces défenses furent renforcées et remodelées. Le corps de garde en pierre date de 1190, les murailles en pierre sont un peu plus récentes.



Ruines du château de Pevensey



- (*) La religion des envahisseurs Saxons était proche du paganisme des barbares germains. Ils adoraient le dieu guerrier *Tig*, *Woden*, la divinité du tonnerre *Thunor*, une divinité féminine nommée *Frigg*, etc. C'est de là que proviennent les noms des jours de la semaine : *Tuesday* était le jour de Tig, *Wenesday* le jour de Woden, *Thursday* le jour de Thunor, *Friday* jour de Frigg, etc



La flotte d'invasion normande navigue vers Pevensey- détail de la tapisserie de Bayeux

16 – Seven sisters

Entre Seaford et Eastbourne, les Abeilles ont fait une halte au sommet verdoyant des falaises crayeuses de Seven Sisters (car elles forment sept collines) et de Beachy Head



Alfriston : le prieuré

Nous sommes accueillis par des danses folkloriques dans le riant petit village d'Alfriston où le prieuré est au programme. Il est très émouvant de se retrouver dans cette maison moyenâgeuse, une des dernières à ossature bois dans le Weald, si bien conservée et pourtant construite en 1350, sous le règne d'Edouard III. En fait, elle représente la première acquisition du National Trust en 1896 par sa fondatrice, Octavia Hill (pour la somme de £10!). Un vrai petit bijou ancien dans un écrin de fleurs.

Remarque : nous apprenons que bien qu'on la désigne comme « le prieuré » (*clergy house*) il était inhabituel pour le prêtre de la paroisse d'y habiter. La plupart du temps, la maison était en fait louée par l'Eglise et servait comme une source de revenus.



Accueil à Alfriston



Le Prieuré

17 – Monk's House à Rodmel

En quittant Lewes par le sud-est pour Newhaven, on traverse le village de Rodmel, sur le bord de la rivière Ouse. On trouve facilement **Monk's House**, qui ne paie pas de mine de l'extérieur, mais ce cottage du XVIII^e siècle est certainement le bâtiment le plus célèbre du village. L'écrivain Virginia Woolf et son mari, l'activiste politique, journaliste et éditeur Leonard Woolf, achetèrent la maison en 1919. Ils y reçurent des visiteurs célèbres liés au Bloomsbury Group (*).

Petite fille, déjà fragile, Virginia aura une enfance difficile au sein d'une famille recomposée et ne pourra suivre ses études normalement. Fille du philosophe et écrivain Sir Leslie Stephen, elle est marquée par l'enseignement de son père, érudit et austère, qui encourage sa curiosité intellectuelle. Elle perd sa mère à 13 ans puis son père en 1904 et s'installe à Londres dans le quartier de Bloomsbury (*). Elle souffre déjà de dépression et se consacre alors entièrement à l'écriture.

(*) Après la mort de leur père, Virginia et ses demi frère et sœur Vanessa et Adrian, vendirent la demeure familiale du 22 Hyde Park Gate et achetèrent une maison au 46, Gordon Square dans Bloomsbury. Là, ils firent alors la connaissance d'une série d'écrivains et d'artistes de leur entourage avec lesquels ils formèrent le noyau du cercle d'intellectuels connu sous le nom de **Bloomsbury Group**. Parmi ceux-ci, Leonard Woolf (un ancien étudiant de Cambridge que Virginia épousa) mais aussi de Vita Sackville-West (voir Sissinghurst Castle §6), avec laquelle Virginia aura une liaison qui durera tout au long des années 1920. Après la fin de leur liaison, les deux femmes resteront amies.

Malgré sa bisexualité, Virginia et Léonard ont des liens très forts et fondent ensemble la maison d'édition Hogarth Press en 1917. Elle commence à militer pour le droit de vote des femmes et participera toute sa vie à la cause féministe (*Une chambre à soi*, 1929). Virginia Woolf est l'auteur de nombreux romans dont on peut citer *Jacob's Room* (1922), *Mrs. Dalloway* (1925), *To the Lighthouse* (1927), *The Waves* (1931), *The Years* (1937), des nouvelles et des essais. Également critique, elle dissèque les œuvres de Wells ou de Galsworthy. Régulièrement en proie à de graves crises dépressives, elle se sent devenir folle.

Le 28 mars 1941, elle poste son dernier manuscrit (*Between The Acts*), dépose une lettre sur le bureau de son mari où elle annonce son suicide. Il est émouvant de penser que ce même jour, elle quitte à pied cette maison pour la dernière fois, traverse les champs jusqu'à la rivière Ouse, et part s'y noyer après avoir lesté ses poches de pierres. Son mari Leonard Woolf continua de vivre en ces lieux jusqu'à sa mort, en 1969.

Après quelques résidents successifs, la propriété fut acquise par l'Université de Sussex, avant d'être finalement achetée et restaurée par le National Trust.



18 – Lewes

Dans la petite ville de Lewes (East Sussex), nous avons pu admirer la porte monumentale du château construit en 1069 par Guillaume I^{er} de Warenne, l'un des vingt compagnons de Guillaume le Conquérant identifiés avec certitude à la bataille de Hastings - et également son beau-frère.

En 1067, Guillaume I^{er} de Warenne est l'un des quatre barons en charge de l'Angleterre pendant que le roi est en Normandie. Lorsque Guillaume le Conquérant est de retour, il lui confie le rapt de Lewes. Le château permettait de surveiller le fleuve côtier Ouse.

Par ailleurs, nous sommes également passés à côté de la brasserie Harvey où se fabrique une bière de tradition qui nous a souvent rafraîchis au cours de notre séjour. Dommage, c'était un samedi, jour de fermeture...



le château



La brasserie Harvey

Annexe 1 : Tu seras un homme mon fils de Rudyard Kipling
(traduction de 1918 par André Maurois)

*Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou, perdre d'un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;*

*Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre
Et, te sentant haï sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;*

*Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leur bouche folle,
Sans mentir toi-même d'un seul mot ;*

*Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;*

*Si tu sais méditer, observer et connaître
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur ;
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;*

*Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage
Sans être moral ni pédant ;*

*Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,*

*Alors, les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire,*

Tu seras un Homme, mon fils.

Ce poème, le plus connu de Rudyard Kipling n'en est que plus émouvant quand on sait qu'il l'a écrit pour son fils unique John, alors âgé de douze ans, en 1910 et que ce dernier périra en 1915 à sa première bataille lors de la guerre 1914-18, âgé d'à peine dix-sept ans. Drame culpabilisant pour l'auteur qui l'avait un peu "poussé" dans ce choix militaire alors qu'il avait été réformé pour cause de myopie.

Annexe 2 : Les Romains en Angleterre (pour comprendre)

Trois ou quatre siècles av. J.-C, la **Bretagne**, riche en minerais (étain de Cornouailles, or d'Irlande), entretient déjà des échanges commerciaux avec les pays méditerranéens, notamment Carthage, mais aussi avec Rome après la conquête romaine de la Gaule narbonnaise en 124 av. J.-C. (vin italien exporté via l'Armorique). Mais sa position sur le bord du monde connu, l'océan, en fait encore une terre de grand mystère. Rappelons que le pays qui compte environ un million d'habitants vit encore à l'âge du fer, dans l'isolement. Il est constitué d'un ensemble disparate de régions tribales, dirigées chacune par un roi, sans unité politique. Il ne semble pas que ces îles aient eu un langage commun. En effet, tandis que les tribus du Sud (Celts et Belges) avaient une langue proche du gaulois parlé sur le continent, dans le nord différents dialectes prévalaient, bloquant toute tentative d'unification.

C'est dans le cadre de la *Guerre des Gaules* que Jules César tente une première expédition de reconnaissance en débarquant avec deux légions sur les côtes du Kent à l'été 55 av. J.-C. Replié en Gaule après avoir failli être capturé, Jules César effectua au printemps de l'année suivante une deuxième expédition avec cinq légions dont de la cavalerie (quelques 900 embarcations selon ses écritures). Là, il réussit le débarquement et pénètre jusqu'à la Tamise. Toutefois, il revient en Gaule sans avoir établi de colonie ni fait de conquête territoriale, mais en ayant mis en place une "clientèle", qui permettra de mettre cette région dans la sphère d'influence de Rome.

À partir de cette date, les rapports commerciaux et diplomatiques s'amplifièrent, et ouvrirent la voie à la conquête romaine de la Bretagne. Initiée en 43 après J.-C. à l'initiative de l'empereur Claude (*) et achevée 40 ans plus tard, elle donna naissance à la province romaine de Bretagne (**Britannia** en Latin) qui couvrait l'Angleterre, le Pays de Galles et le sud de l'Écosse.

Les Romains sont restés quatre siècles dans cette île qui était pour eux le bout du monde connu.

(*) A partir de Boulogne, sous le commandement du général Aulus Plautius assisté du futur empereur Vespasien, 4 légions – 24 000 légionnaires – escortées de 16 000 auxiliaires (soit 40 000 fantassins au total !), débarquent à **Rutupiae**, actuellement la plage de Deal sur la côte est du Kent). Une importante armée locale conduite par Togodumnos (fils du roi des Catuvellauni) livra bataille aux légions romaines près de Rochester, sur la rivière Medway. La bataille fit rage pendant deux jours. Les Britanniques furent chassés par-delà la Tamise par les Romains avec de lourdes pertes et Togodumnos mourut peu après. Les Romains conquièrent le sud-est de l'île, prenant la capitale *Camulodunon* (actuelle Colchester).

Le mur d'Hadrien (pour aller plus loin)

Visitant la province de Bretagne en 122 après J.-C., et constatant que le nord de l'île est sous la menace permanente de *barbares* immaîtrisables (tribus calédoniennes venant de l'actuelle Écosse), l'empereur Hadrien fit construire par ses légionnaires une fortification principalement en pierre sur toute la largeur de l'Angleterre. Avec ses 4,5 m de haut et ses 2,7 m de large, cette fortification qui suit la rivière Tyne à l'est, s'étend sur 117 kilomètres de Newcastle à Carlisle. Equivalent au *limes* en Europe, l'ouvrage fut renforcé au cours des années par les soldats de trois légions romaines qui participèrent à la tâche. Des fortins, des postes fortifiés et des tours furent élevés à intervalles réguliers sur toute sa longueur.

Au début du V^e siècle de l'ère chrétienne, l'Empire romain en plein déclin négligea cette frontière si lointaine. Les soldats abandonnèrent peu à peu leurs postes, s'installant pour la plupart dans la région pour devenir de simples paysans. Au cours des siècles qui suivirent, le mur fut laissé à l'abandon, livré au pillage des villageois qui prélevèrent des pierres pour construire d'autres murs, leurs maisons, leurs églises. C'est aujourd'hui l'attraction touristique la plus populaire du nord de l'Angleterre. En 1987, l'UNESCO l'a inscrit au patrimoine historique mondial.

Annexe 3 - Battle

Comment tout à commencé

Pendant tout le IX^{ème} siècle, les raids vikings dévastateurs qui pénètrent la Francie occidentale par ses fleuves, pourrissent la vie des Carolingiens. Incapable de les contenir, le roi de Francie, Charles III dit *le Simple*, doit trouver une solution ; il se résout à négocier avec un important chef viking nommé Rollon, un colosse. En 916 (exactement 150 ans avant la bataille de Hastings), au traité de Saint-Clair-sur-Epte, le roi espère calmer les ardeurs du bouillant Normand (*homme du Nord*) en lui concédant les territoires autour de Rouen, de l'Epte jusqu'à la mer, où ce dernier a d'ailleurs déjà créé des implantations ; ceci sous condition que Rollon s'engage à bloquer les incursions vikings ultérieures menaçant le royaume franc et se convertisse au Christianisme (il se fera baptiser en 912 en la cathédrale de Rouen).

A vrai dire, ces engagements ne dissuadent pas Rollon qui poursuit ses incursions de pillage (Beauvais, Amiens, Arras en feront les frais). Mais ce territoire que 'on appellera Normandie, devient, sous la tutelle de son nouveau maître, un duché, où il s'impose aux natifs et aux nouveaux arrivants et où il s'applique à faire régner l'ordre et la justice. Les Vikings qu'il y accueille se sédentarisent et s'intègrent à la population locale. Ils reconstruisent villes, abbayes, ports, etc. et peu à peu, la région retrouve la prospérité. Un siècle plus tard, les Normands, s'ils étaient restés fiers de leurs origines, étaient devenus plus Français que Scandinaves dans leurs manières, leurs coutumes et leur langage.

Guillaume le bâtard connaît une enfance difficile

Le fils de Rollon, *Guillaume Longue Epée*, premier duc de Normandie, fait un mariage chrétien et continue la politique de son père. Il assure la consolidation du jeune duché de Normandie. Les années passent, ainsi que les successions. Un siècle plus tard, un certain Robert (dit *Robert le Magnifique*), lointain descendant de Rollon, devient Robert 1^{er}, duc de Normandie. Ignorant les troubles qui agitent son duché, il part imprudemment en pèlerinage en Terre Sainte. Il n'en reviendra pas, mourant à Nicée en 1035 à l'âge de 25 ans sans s'être marié. Il ne laisse comme seul héritier qu'un bâtard âgé de sept ans, le jeune *Guillaume* (qu'il avait eu en 1028 à Falaise, alors capitale du duché de Normandie, avec une certaine Arlette, fille d'un artisan).

Sans surprise, lorsque la nouvelle de la mort de Robert fut connue, les barons normands entrèrent en conflit; la Normandie devint la proie de guerres privées et fut livrée au chaos. La situation devint très périlleuse pour le jeune Guillaume car certains barons n'acceptaient pas un enfant illégitime, qui plus est âgé de seulement 7 ans, comme duc. Dans son entourage, Guillaume perd plusieurs de ses tuteurs ou protecteurs par assassinat et lui-même y échappe de justesse. Un frère de sa mère décide alors de le cacher dans une famille de paysans, où il vit en secret jusqu'à sa majorité. A l'âge de 14 ans, Guillaume devient majeur, et décide de reprendre son pays en mains.

A seulement 20 ans, Guillaume, obstiné, reprend la Normandie en mains

Même si de nombreux nobles normands sont engagés dans des querelles locales, les principaux seigneurs et l'Église restent fidèles au pouvoir ducal, ainsi que le roi Henri 1^{er} de France. Seulement, les barons ne l'entendent pas de cette oreille. Sous l'instigation de son cousin, *Guy de Bourgogne*, plusieurs d'entre eux se réunissent à Bayeux, afin d'attirer le duc dans un guet-apens. En 1046, Guillaume a dix-neuf ans. Le complot vise cette fois sa personne jusqu'alors épargnée. Une partie des seigneurs forment une coalition pour l'écartier au profit d'un de ses cousins. Prévenu

de ce piège, Guillaume parvient à s'échapper, se réfugiant au château de Falaise chez un seigneur lui étant resté fidèle.

Avec l'aide du roi de France Henri 1^{er}, le jeune duc part en campagne contre les rebelles normands, qu'il parvient à défaire à la bataille du Val-ès-Dunes, près de Caen, en 1047. Ainsi, alors qu'il a à peine vingt ans, Guillaume parvient à mater les résistances et à se faire reconnaître duc de Normandie par tous ses barons. Il reprend solidement en mains son duché.

Guillaume se marie et doit batailler ferme pour défendre ses possessions

Guillaume décide alors de faire venir en Normandie des gens d'Italie et de Bourgogne, les chargeant de reconstituer les abbayes de la région. De nombreux élèves apprennent à lire et à écrire au sein de ces monastères. Au milieu du XI^e siècle, la Normandie est, avec la Flandre, la région la plus puissante de France. En 1049, notre duc qui a juste 22 ans, décide alors de convoler en justes noces avec Mathilde de Flandres. Si ce mariage soude une alliance entre la Normandie et le Comté de Flandre, les deux plus puissantes principautés du Nord de la France, il ne faut pas imaginer que pour Guillaume, la vie va devenir un long fleuve tranquille. Je serais plutôt enclin à penser qu'il ne devait pas porter souvent de poussière dans la chambre conjugale.

En effet, immédiatement après son mariage, le duc Guillaume a dû faire face aux ambitions grandissantes du comte d'Anjou et de quelques autres. Sa vie n'est faite que de batailles, de coups d'épée, d'assauts de châteaux forts et d'escalades de remparts. C'est bien simple, il n'a même plus le temps d'aller à la chasse ! En 1053, il doit faire face à l'intérieur même de la Normandie à une grande coalition comprenant Geoffroy II d'Anjou, les ducs d'Aquitaine, de Bourgogne, les comtes de Champagne et de Chartres, et même les troupes du roi Henri 1^{er} qui entre temps a décidé de changer casaque pour limiter l'expansion de son vassal normand. Bref, le coup est rude, mais il en a vu d'autres. A la bataille de Varville, sur la Dives, il écrase les Franco-Angevins qui sont en grande partie noyés, tués ou faits prisonniers sans pouvoir être secourus par le roi, qui, talonné par Guillaume, bat en retraite au plus vite jusque dans ses États. Le duché de Normandie échappe pour longtemps à l'influence de la France qui n'est plus une menace.

Tout cela pour dire que le jeune homme avait de l'entraînement et qu'au début des années 1060, il n'envisageait pas que des tâches de rouille viennent piqueter son armure alors que de l'autre côté de la Manche, tonton Édouard commence à se faire vieux (si vous voyez ce que je veux dire).

Et de l'autre côté du "Channel" ?

A la fin du X^{ème} siècle, le royaume d'Angleterre est riche, civilisé et vulnérable. Il résulte de l'interaction entre les invasions vikings et la résistance des Saxons ; les Vikings ont presque tout détruit sauf une des monarchies tribales saxonnes, la maison du Wessex, seule survivante, qui a fini par avoir le dessus. Sa population de quelques deux millions d'habitants qui vit dans des fermes prospères et des cités commerçantes, bénéficie de la circulation de la monnaie d'argent nationale qui est aussi digne de confiance en valeur qu'elle est élégante dans son design. Ses rois éditent des lois et dispensent la justice pour les particuliers, en s'aidant des services d'un secrétariat développé. Les comtés et leurs centaines de subdivisions, assurent une gouvernance locale ferme s'appuyant sur la loi ordinaire et sur le consentement populaire. Il existe une procédure pour lever des armées, lancer des chantiers navals et collecter des impôts nationaux. L'Eglise est riche, bien organisée et souvent éduquée. Dans les arts décoratifs en particulier, la combinaison du savoir-faire et de l'opulence fait des envieux de l'autre côté de la Manche. Seulement, à cette époque, l'envie se transforme vite en rapine. Les prédateurs sont aux aguets.

Qui est Edouard dit "le Confesseur" ?

En 1002, Richard II, duc de Normandie crée une alliance avec l'Angleterre en donnant sa sœur, la princesse Emma, en mariage au roi d'Angleterre Æthelred. Édouard, le futur *Confesseur*, naît de cette union en 1004, ce qui en fait l'héritier légitime du trône d'Angleterre. En même temps il est donc le grand oncle de Guillaume (le futur *Conquérant*), petit fils de Richard II.

Le 13 novembre 1002, sous l'accusation d'un complot, le roi Æthelred fait massacrer tous les Danois du royaume d'Angleterre : c'est le sanglant massacre de la Saint-Brice. La réaction danoise est rapide : le roi Viking Sven « À-la-Barbe-Fourchue » ravage son royaume en 1003, 1004, 1006, et 1009, et finit par soumettre l'Angleterre. En 1013, Æthelred, Emma et leurs enfants doivent prendre la mer et se réfugier auprès de Richard. Édouard n'a alors que neuf ans.

À la mort de Sven (1014), le roi exilé Æthelred et son épouse Emma regagnent l'Angleterre mais Æthelred meurt peu après. Le fils de Sven, Knut le Grand, s'empare de la veuve Emma, sœur de Richard, puis monte sur le trône d'Angleterre.

En 1036, suite à une trahison qui coûte en plus la mort à son frère Alfred, Édouard échoue dans une tentative de reprendre le trône d'Angleterre. Enfin, après 28 ans passés en Normandie, il retourne en Angleterre en 1041. Il accède au trône à la mort de Knut le 8 juin 1042 et il est couronné à la cathédrale de Winchester le 3 avril 1043. Il a 39 ans.

Édouard favorise son entourage normand, ce qui mécontente les nobles danois et saxons, qui forment un parti anti-normand autour de Godwin de Wessex, qui devient pourtant son beau-père suite à son mariage avec Edith de Wessex, la fille de Godwin, le 23 janvier 1045. A la mort de ce dernier, son fils **Harold Godwinson**, beau frère d'Édouard, hérite du Wessex et devient l'homme le plus puissant du royaume. Cependant, le règne d'Édouard est marqué par la paix et la prospérité. Sa grande piété (il n'aurait jamais consommé son mariage avec Édith de Wessex) lui vaudra son surnom de "Confesseur" ainsi que d'être canonisé un siècle après sa mort. Sans doute Édouard aurait-il été plus soucieux de son salut personnel que de son royaume, sur lequel il a été incapable d'établir un pouvoir fort. En tout cas, la tradition veut qu'il ait été très aimé du peuple, notamment des plus pauvres. Il meurt sans descendance le 5 janvier 1066 à l'abbaye de Westminster, qu'il a lui-même fondée sur les ruines d'un ancien monastère.

Le trône d'Angleterre : une succession disputée

Edouard était assurément Saxon par sa lignée, mais après 28 ans passés en Normandie, il était ressenti par ses sujets plus Normand que Saxon. Et sans aucun doute, c'est son acquit normand qui prévalut ce jour de 1051, où il s'engagea par une forme de promesse faite à Guillaume de Normandie – qui rappelons-le était son petit neveu - que lorsqu'il disparaîtrait, la couronne d'Angleterre lui reviendrait. Une telle promesse n'avait rien d'extraordinaire ni d'illégal à l'époque, comme cela pourrait nous sembler aujourd'hui. En effet, la transmission du royaume saxon n'était pas basée simplement sur le droit de filiation, même s'il avait bien sûr quelque importance ; le support du prétendant par des familles puissantes aussi bien que les vœux exprimés par son prédécesseur étaient également des facteurs importants.

Comme on l'a vu, le Confesseur n'avait pas d'enfants mais une quantité d'héritiers potentiels, et la nécessité d'équilibrer les forces en compétition pour la couronne à sa cour l'ont certainement enclin à laisser accorder sa complaisance à divers prétendants de temps à autres. Le dernier épisode de ce feuilleton se produit sur le lit de mort d'Édouard : le roi aurait désigné Harold Godwinson comme

héritier. Or, dans la tradition anglo-saxonne, un tel testament, *per verba novissima* « par les ultimes paroles », casse tous les autres. Pour le duc de Normandie, l'argument n'a pas de poids : il se considère toujours comme l'héritier désigné en 1051.

Aussitôt Édouard décédé, ce dernier coiffe pourtant la couronne d'Angleterre en l'abbaye de Westminster le 6 Janvier 1066, le lendemain même de la mort d'Édouard.

Guillaume de Normandie le ressent comme un affront personnel, d'autant qu'un évènement survenu en 1064/65 vient rajouter de l'acide sur la plaie. En 1064, Harold se rend en Normandie pour des raisons obscures, peut-être simplement poussé par des vents contraires. Fait prisonnier par le comte Guy de Ponthieu, il est libéré grâce à l'intervention de Guillaume après avoir prêté serment d'aider Guillaume à devenir roi à la mort d'Édouard. Il est impossible de savoir avec certitude ce qui s'est passé. Mais, en signe de bonne volonté, Guillaume laisse Harold repartir avec l'un des deux otages que Godwin lui avait livrés en 1051, et conserve l'autre, qui ne devait jamais être relâché ! Suite à cet évènement, Guillaume considère Harold comme un parjure !

Or, depuis plus de 15 ans qu'il ferraille, Guillaume de Normandie a épaissi sa cuirasse. L'enfant menacé qui vivait aux aguets et qui devait fuir en craignant pour sa vie pendant la guerre civile normande s'est muté en un redoutable soldat en même temps que politicien avisé. Il s'est impliqué dans une série de batailles, de sièges comme Val-ès-Dunes en 1047 et bien d'autres, sur lesquels il a acquis une réputation de terrible guerrier, de fin tacticien et de meneur d'hommes dynamique.

La noblesse anglaise de son côté n'a aucun mal à se rallier à Harold. Elle a depuis longtemps développé un sentiment national fort et n'est pas prête à laisser un étranger, qui ne parle pas anglais et n'a jamais montré d'intérêt pour le pays, devenir roi. De plus, un autre prétendant se prépare lui aussi à faire valoir des droits qu'il juge légitimes : Harald Hardrada, « le Sévère », roi de Norvège. Il dispose alors d'une flotte aguerrie et constitue un danger redoutable. Face à cette double menace, la population anglaise fait bloc derrière Harold.

Chacun de son côté, Guillaume et Harald le Viking rassemblent donc leurs forces respectives pour envahir le royaume qu'ils estiment leur revenir de droit.

Le passage de la comète de Halley dans le ciel Européen au mois d'avril 1066 fait l'objet de nombreux commentaires. Certaines chroniques feront le rapprochement avec la crise de succession anglaise.

Les préparatifs de Guillaume : un succès logistique

Le désir de conquête de Guillaume n'était pas surprenant en soi ; c'était au contraire un trait distinctif de la noblesse Française qui partait de temps en temps guerroyer en Espagne, en Italie et aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles jusqu'au Moyen Orient. Ce qui était particulier à propos de Guillaume de Normandie, c'était son obstination et son efficacité à transformer ses rêves en réalité.

Donc, dès le début de l'année 1066, Guillaume rassemble ses partisans sur différents sites de la Normandie et leur expose ses plans. Ses principaux conseillers continuent d'argumenter la prudence, attirant son attention sur les moyens militaires et navals dont dispose Harold. De nombreux Normands se montrent réticents. Les mercenaires et soldats étrangers, en revanche, affluent. Si les risques sont élevés, les possibilités de butin le sont aussi : le royaume d'Angleterre est le plus riche d'Occident. Guillaume poursuit son idée: il sollicite l'aval du pape Alexandre II qui lui envoie la bannière de Saint Pierre pour afficher le soutien qu'il apporte à l'entreprise. Une des difficultés est d'assembler une flotte, ce qui lui prend plusieurs mois. Il fait construire des embarcations (drakkars), rassemble des armes, collecte des approvisionnements.

Début Août, ses forces sont prêtes à traverser la Manche et ses adversaires se préparent à l'accueillir, mais à ce stade, l'impondérable intervient : des vents contraires retiennent ses navires dans les ports, et au bout de plusieurs semaines ses troupes commencent à s'impatienter. Celles d'Harold, qui attendent le choc, deviennent elles aussi nerveuses.

L'invasion Norvégienne et la bataille de Stamford Bridge : un prélude

Les mêmes vents qui retenaient Guillaume, favorisent le nouvel outsider, le Viking Harald Hardråda qui, lui, descend du Nord. Début Septembre, ce dernier débarque sur la côte du Yorkshire à la tête d'une flotte de plus de 300 navires, avec peut-être 12 000 hommes sous ses ordres. Pour sa chance, il reçoit des renforts menés par Tostig, le propre frère exilé du roi Harold, un homme violent et instable, qui, ayant perdu ses terres suite à une révolte populaire l'année précédente, harcèle les côtes du Sud-est de l'Angleterre au début de 1066 avec sa propre flotte. Les forces jumelées du Norvégien et de Tostig remontent la rivière Ouse à la façon des Vikings. L'armée de Northumbrie résiste mais, en infériorité numérique, les Anglais conduits par les comtes Edwin et Morcar (beaux-frères du roi Harold) sont vaincus à la violente bataille de Gate Fulford le 20 Septembre, ouvrant à Harald le Viking la route d'York, la deuxième ville du royaume.

Cependant, de guerre lasse (si l'on peut dire), Harold Godwinson, qui depuis plusieurs mois a attendu l'invasion de Guillaume sur la côte sud, a renvoyé ses troupes dans leurs foyers pour les moissons le 8 Septembre. Il est à Londres quand il prend conscience que l'assaut des Norvégiens présente un plus grand caractère d'urgence que la menace normande. Sa réaction est immédiate, décisive, terrible : il rassemble dans l'urgence une armée puissante et, en empruntant les anciennes voies romaines, se rue vers York à marches forcées, avec sa cavalerie et son frère Gryth, un des deux qui lui sont restés fidèles. Le 24 septembre, il arrive à Tadcaster, à environ 16 km au sud-ouest de York, et rejoint les forces de ses beaux-frères, les comtes Edwin et Morcar.

Harald Hardråda est installé près de Stamford Bridge (le pont du gué de Stam, sur la rivière Derwent), à 20 km d'York. Il a renvoyé environ un tiers de ses effectifs pour garder ses bateaux à Riccall, à 30 km de là. Il reste au roi norvégien sans doute moins de 6 000 hommes, décontractés, ayant laissé une partie de leur équipement dans les bateaux, sans même d'avant-postes. Il attend les otages et les tributs, fruits de sa victoire.

Nous sommes le 25 Septembre, 5 jours seulement après le terrible assaut des Vikings sur Gate Fulford. L'attaque des Saxons est une surprise totale. Les envahisseurs subissent de lourdes pertes : Harald et Tostig sont tués (*). Les Anglo-Saxons poursuivirent l'ennemi en déroute jusqu'à Riccall où Harold met fin à la tuerie (Les neuf dixièmes des Vikings sont morts) et permet aux survivants de rembarquer, y compris Olaf Kyrre, fils d'Harald Hardråda : 24 des 300 navires de la flotte d'invasion suffirent à ramener les Vikings chez eux. Deux jours plus tard, sur les côtes de France, sans rien savoir de ce qui vient de se passer dans le Yorkshire, Guillaume et ses troupes prennent enfin la mer.

(*) L'histoire rapporte qu'avant l'assaut, Harold chevaleresque offrit à Tostig la restitution de son titre et de ses terres du Northumberland à condition qu'il dépose les armes. Tostig ayant demandé une compensation pour son allié Harald Hardråde, Harold lui répondit que, vu sa taille, il aurait droit à 7 pieds de bonne terre anglaise. Tostig choisit de rester fidèle aux Norvégiens.

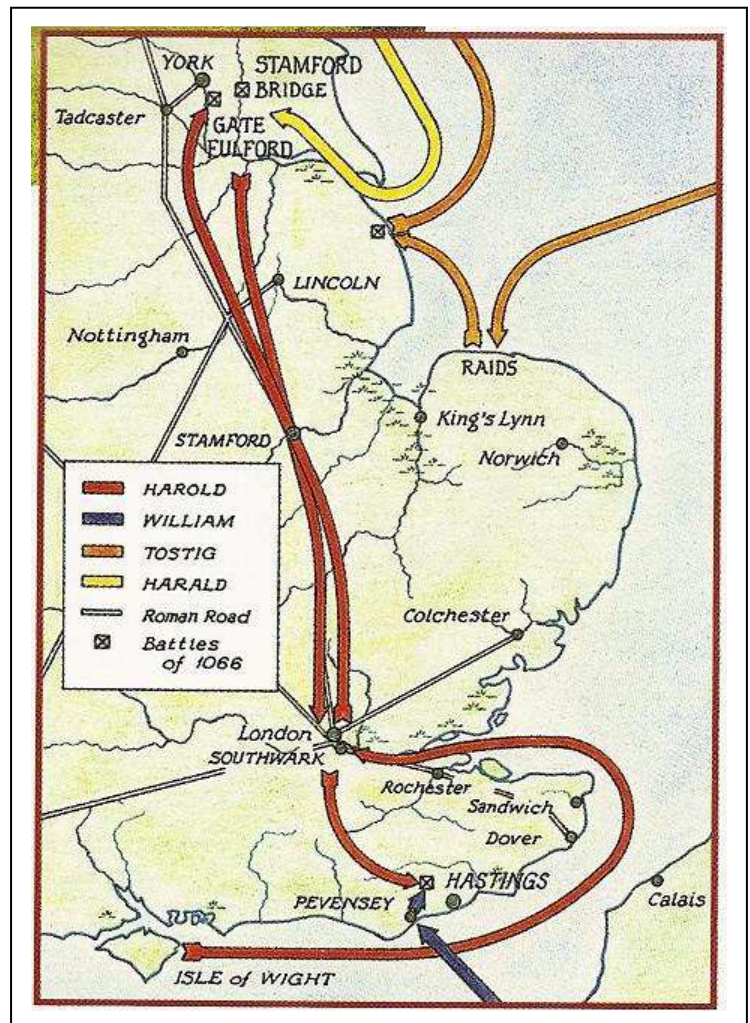
Note : Même si elle a été ensuite estompée par la bataille de Hastings, cette bataille de Stamford Bridge fera date car elle mit fin à l'ère viking en Angleterre.

Enfin, Guillaume débarque

Le duc Guillaume avait passé un été difficile. C'était une chose de rassembler une troupe d'invasion, pressée d'en découdre et excitée par les promesses de pillage, mais c'en était une autre de maintenir sa cohésion face à une échéance sans cesse reportée.

Mais ses nerfs tinrent bon et, finalement, le 27 Septembre, les vents tournèrent et lui permirent de prendre la mer à St Valery-sur-Somme.

D'après les chroniqueurs, la tension était palpable dans ses rangs. Mais, en véritable chef, sûr de lui, il calma les inquiétudes de ses hommes pendant la nuit de la traversée. Calme et déterminé, dès son débarquement à Pevensey à l'aube du 28 Septembre, il prit des dispositions pour faire ériger des fortifications, d'abord à Pevensey puis à Hastings, qui s'avérait être une meilleure base d'opérations. En même temps il lâche ses soudards qui ravagent la campagne environnante, ne serait-ce que pour aiguillonner Harold, puisqu'après tout, ce sont les terres de ses sujets.



Harold marche vers Hastings

C'est probablement alors qu'il est entrain de célébrer sa victoire sur les Vikings à Stamford Bridge qu'Harold est informé du débarquement des Normands. Sans perdre une minute, il prend ses dispositions pour faire face à la nouvelle menace. Il laisse une bonne partie de ses troupes dans le Nord, avec les comtes Morcar et Edwin, et décide de retourner immédiatement vers le Sud à marche forcée. On notera que son armée couvre les 320 km qui la séparent de Londres en une semaine à peine, soit une moyenne de 45 km par jour. Certains historiens feront d'ailleurs remarquer que cette stratégie n'a peut-être pas été la meilleure et qu'il eût été préférable de laisser ses hommes reprendre des forces avant de les lancer sans souffler dans un autre conflit sur lequel ils sont arrivés après une marche harassante.

Peut-être Harold a-t-il été grisé par son succès dans le nord ? Peut-être s'est-il senti obligé de se ruer au secours de sa population ? Peut-être, tout simplement, a-t-il succombé à une réaction explosive, après ces longs mois pendant lesquels il se préparait à relever ce défi.

Les forces en présence

Les Saxons

L'armée d'Harold – 7-8 000 hommes au total - est constituée des ses propres troupes, les *housecarls*, soldats de profession endurcis au combats mais qui ont laissé bien des forces dans les combats et les marches des jours précédents, et d'une structure régionale, les unités du *fyrð*, composées de paysans possédant leur propre lopin de terre et menés par un seigneur local. La plupart des archers anglais ont été tués par les Norvégiens ou n'ont pu rejoindre Hastings à temps. Par comparaison avec les Normands, les troupes d'Harold manquent de ce que des analystes militaires appelleraient de nos jours la puissance de feu – fournie par les archers au 11^{ème} siècle, et d'une force de frappe mobile – la cavalerie. En fait, les Saxons se présentent pour combattre à Hastings comme ils avaient combattu les maraudeurs Vikings depuis un siècle, au corps à corps, avec des haches et des épées, derrière leur mur de boucliers. L'armée n'est composée que de fantassins ; il est possible que certains combattants de haut rang se soient rendus à cheval à Hastings, mais ils ont combattu à pied. L'armure des housecarls se compose d'un heaume conique, d'un haubert de mailles et d'un bouclier en forme de losange ou de disque, en bois partiellement recouvert de métal. La plupart sont armés d'une hache danoise à deux mains, mais certains se battent à l'épée. Les hommes du *fyrð*, qui ne sont pas des soldats professionnels, portent quant à eux des armures plus légères.

Les Normands

Pour les effectifs, les historiens modernes proposent des estimations de 10 000 hommes dont 2 000 cavaliers et un nombre équivalent d'archers ou arbalétriers (on estime que les embarcations amenant les troupes étaient au nombre minimum de 500).

Les soldats normands portent des hauberts (cottes de mailles) fendus afin de permettre de monter à cheval. Ils descendaient généralement jusqu'aux genoux et certains sont munis de manches à hauteur des coudes. Leurs casques sont en forme de cône, avec une bande métallique protégeant le nez. La cavalerie et l'infanterie possèdent des boucliers. Ceux des fantassins sont généralement de forme circulaire, en bois avec des renforts métalliques. Les cavaliers arborent plutôt des boucliers en forme d'amande, et sont armés de lances, d'épées ou de masses d'arme. Cependant le terrain ne se prête pas aux longues charges de cavalerie. Les fantassins sont armés d'épées droites, longues et à double tranchant. L'infanterie possède également des javelines et des lances.

L'affrontement

HASTINGS - 14 Octobre 1066 - 5 heures 30 du matin, le jour se lève sur Hastings. L'armée saxonne conduite par le roi Harold, qui avait la veille établi son campement sur la colline de Caldbec à quelques kilomètres au nord-ouest d'Hastings, s'installe sur la colline de Senlac. Vers 6 heures du matin, après une messe dite par l'évêque de Coutances, Guillaume de Normandie, flanqué de son porte-étendard, donne l'ordre à son armée de marcher vers le champ de bataille. Arrivé sur place, Guillaume, qui projetait d'attaquer l'ennemi avant qu'il ait eu le temps de se mettre en ordre de bataille, ne peut que constater que l'armée de Harold est déjà solidement retranchée sur la colline de Senlac ; les *housecarles*, combattants d'élite de l'armée saxonne, postés en première ligne et armés de leurs grandes haches, formant un mur de boucliers infranchissable.

Soutenue sur son aile droite par des Français et des Flamands et, sur sa gauche, par un contingent de Bretons, l'armée normande se déploie au pied du monticule occupé par l'armée adverse distante de quelques centaines de mètres. Les lignes normandes qui s'étendent sur près de huit cents mètres de long comptent environ un millier d'archers, quatre mille combattants à pied, armés de piques et de javelots, pour la plupart vêtus du haubert constitué d'une seule pièce, d'un casque métallique de forme tronconique muni d'un nasal plat et d'une cotte de maille descendant jusqu'aux genoux tel que représenté sur la Tapisserie de Bayeux. En dernière ligne, les chevaliers normands, au nombre de deux mille cinq cents, sous le commandement du duc Guillaume en personne, complètent le dispositif.

C'est, vers 9 heures du matin, par des nuées de flèches décochées par les archers normands, que commence un des plus fabuleux combats du Moyen-Âge. Les flèches ne pouvant pénétrer efficacement les défenses saxonnes, les archers, qui prendront un peu plus tard part au combat décisif, laissent place au premier assaut des fantassins.

Les combattants à pied commencent à gravir les pentes de la colline de Senlac. Les Bretons sont les premiers à entrer en contact avec les lignes saxonnes. Leurs piques et javelots s'avèrent inefficaces face à la muraille de boucliers des grands *housecarles*, restée intacte, et à la pluie de projectiles qui s'abat sur eux. Mis en difficulté, menacé d'encercllement, le contingent breton recule en désordre déstabilisant l'ensemble du corps de bataille. La retraite des Bretons tourne rapidement à la déroute.

Guillaume, accompagné de quelques compagnons, reprend en main ses troupes quand un javelot lancé par Gyrth, le frère d'Harold, atteint mortellement son cheval. Aussitôt la rumeur se répand sur tout le champ de bataille. Guillaume serait mort. En fait, vite relevé et de nouveau à cheval, relevant son casque et montrant son visage à tous, coupant ainsi court à la rumeur, il repart au combat.

Les dés sont jetés

Les Saxons croyant leur heure venue, s'étant, entre temps, jetés à la poursuite des fuyards, quittent imprudemment leurs positions à flanc de colline. Fin stratège, Guillaume profitant de cette erreur tactique, ordonne une charge éclair de sa cavalerie contre les poursuivants qui, rapidement encerclés, sont tués ou mis hors combat. Manœuvre volontaire, décidée en haut lieu par Harold réputé pour son caractère impulsif, ou réaction spontanée : cette contre-attaque, quelle qu'en soit la cause, marque le tournant de la bataille de Hastings.

Après plusieurs assauts menés par les chevaliers normands dont bon nombre se solderont par un échec, le front ennemi, jusque là invincible, montre enfin les premiers signes de faiblesse. En fin d'après-midi, après un dernier tir nourri des archers normands, les fantassins partent une dernière fois à l'assaut de la colline. Attaquée de front, débordée sur ses ailes, l'armée saxonne, submergée de toutes parts, se replie en désordre laissant Harold mort sur le champ de bataille. Les journées sont courtes, il va faire bientôt nuit. Quelques valeureux *housecarles* postés en embuscade au lieu-dit « le Meaufossé », situé en contrebas de la colline de Caldbec, tentent un ultime assaut, désespéré. C'est sur cette dernière action que s'achève la bataille d'Hastings.

Au soir du 14 octobre 1066, alors que Guillaume de Normandie voit s'ouvrir, devant lui, la route de Londres, Harold, ses deux frères, et la fine fleur de la noblesse saxonne gisent sans vie sur le champ de bataille. Le lendemain, Gytha, veuve de Godwin, viendra réclamer le corps de son fils en échange de son poids en or. Nul ne peut dire ce qu'il advint réellement de la dépouille du roi Harold. Selon les dires de Guillaume de Malmesbury, Guillaume refusera l'or et remettra le corps de Harold à sa mère pour qu'il soit inhumé dans l'église Sainte-Croix de Waltham qu'il avait

fondée quelques années auparavant. Selon John Pollock, le corps d'Harold aurait été inhumé dans l'église de Bosham, ce que démentent d'autres sources qui affirment que Guillaume l'aurait fait enterrer là où il avait trouvé la mort, c'est à dire à l'endroit même du maître autel du prieuré de Battle construit sur ses ordres, quelques années plus tard.

Le nombre de morts sera à jamais une conjecture, mais les historiens avancent les chiffres de deux à trois mille Normands et quatre à cinq mille Anglais tués, chiffres considérables pour l'époque.

Pendant les semaines qui suivent, pour les récompenser de leur soutien, Guillaume laisse ses soudards faire ce qu'ils savent faire de mieux : mettre systématiquement le pays à sac. Des représailles sont exercées à droite et à gauche pour mater les dernières résistances et obtenir la soumission de tous les nobles Saxons. Fin Novembre il marche sur Londres. Finalement, Guillaume de Normandie est sacré roi d'Angleterre par l'archevêque Ealdred le 25 décembre 1066 en l'abbaye de Westminster. Il fonde l'abbaye de Battle à l'emplacement du champ de bataille.

Et après...

Cette conquête fait de Guillaume l'un des plus puissants monarques de l'Europe occidentale et conduit à de très profonds changements dans la société anglaise, dont l'élite anglo-saxonne disparaît au profit des seigneurs normands.

Dès lors, il passe la suite de son règne à se défendre face à ses nombreux ennemis, que ce soit en Angleterre (les rebelles anglo-saxons rassemblés derrière Edgar Atheling, les Danois et les Écossais) ou sur le continent (le comte d'Anjou Foulques le Réchin, le comte de Flandre Robert I^{er}, mais surtout le roi de France Philippe I^{er}). Il meurt à Rouen en 1087 après la mise à sac de Mantes, au cours d'une campagne de représailles dans le Vexin français contre le roi de France. Il est inhumé à l'abbaye aux Hommes de Caen.

Annexe 4 - Pevensey

Parti de Dives-sur-mer aux premières lueurs du jour du 12 septembre 1066, Guillaume a tout lieu de penser pouvoir rejoindre Saint-Valéry-sur-Somme en milieu de journée. Le vent, qui lui avait été jusque là favorable, se fait d'heure en heure de plus en plus violent et contrarie ses prévisions. Ce qui ne devait être que simple cabotage se transforme en navigation meurtrière. De nombreux bateaux, ne pouvant résister à une mer démontée, se brisent et se voient drossés à la côte.

A bord du *Mora*, et probablement parmi les premiers arrivants à Saint-Valéry, Guillaume apprend la triste nouvelle et s'en va longer la côte, jusqu'à la nuit tombée, avec ses compagnons pour porter secours aux naufragés et recueillir les cadavres rejetés par la mer. Après avoir réorganisé son corps de bataille et fait réparer les avaries, Guillaume, faute de vent venant du sud, est condamné une fois de plus à attendre. La nervosité, l'anxiété et le pessimisme commencent alors à gagner l'entourage du duc.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, le ciel s'éclaircit, le vent tourne enfin au sud. Le signal d'embarquement est donné au matin du 28 septembre. Les soldats, soulagés, se hâtent vers les embarcations, lèvent les mâts et s'appêtent à appareiller. Ce n'est qu'en fin d'après-midi, au crépuscule, que la flotte lève l'ancre et met le cap sur Pevensey, au sud de l'Angleterre, non sans avoir au préalable reçu l'ordre de placer une lanterne au sommet des mâts de chaque bateau, d'abattre les voiles et d'attendre le jour dès que la lune viendra à disparaître ; plongeant pendant quelques heures l'armada normande dans l'obscurité la plus totale.

Aux premières lueurs du jour, le *Mora*, apparemment plus rapide que les autres bateaux, a, semble t'il, pris une telle avance, que Guillaume ordonne de jeter l'ancre et d'attendre le reste de la flotte. Le temps d'un repas pris dans la bonne humeur, les premières voiles apparaissent à l'horizon suivies d'une nuée de navires toutes voiles dehors. Quelques heures plus tard, ce 29 septembre 1066 au matin, la majeure partie du corps expéditionnaire normand accoste sur la plage de Pevensey tandis que quelques unités, apparemment égarées, touchent terre, plus à l'est, aux environs de Romney, dans le Comté du Sussex.

Le débarquement terminé et pendant qu'on procède au déchargement des hommes, des chevaux, des équipements et des vivres, à quelques pas de là, à proximité d'une ancienne ruine de l'époque romaine, Guillaume, pour parer toute attaque éventuelle, fortifie à la hâte ses positions pendant que Robert de Mortain fait élever une motte aux abords du village de Hastings où la flotte sera mise au mouillage quelques jours plus tard.

A la fin du mois de septembre 1066, l'heure de la confrontation n'a pas encore sonné. Dès qu'Harold apprend la nouvelle du débarquement des forces normandes à Pevensey, il dépêche des émissaires auprès de Guillaume pour le sommer de quitter l'Angleterre sur le champ. Guillaume, fort de son bon droit, lui propose de soumettre leur désaccord aux juridictions compétentes ou, pour éviter de verser le sang inutilement, de vider cette querelle en combat singulier. Pour toute réponse, le 16 octobre 1066, à la veille du combat décisif, Harold se serait écrié « *Que Dieu décide entre Guillaume et moi, selon la justice !* ».